

Quel est ce fantôme qui m'habite ?



Une brève étude de
la maison hantée

L'Antichambre

Introduction

Certaines nuits — presque toutes — je rêve de maisons.

Quelques fois, elles surgissent d'elles-mêmes, sans modèle, et n'obéissent qu'à la logique de l'inconscient. Une architecture disjointe, des pièces qui s'étendent sans se répondre, des escaliers qui n'en finissent pas de descendre, des portes bées, grandes ouvertes sur la ville. Et d'autres fois, le sommeil me ramène dans des demeures bien connues. Celles que j'ai visitées, habitées, perdues. La maison de mon adolescence, la maison de ma grand-mère, la maison où je suis née. Et sans doute que ce sont ces rêves-là qui me dérangent le plus.

Mes rêves sont souvent désagréables. De l'enfance, il me revient encore des nuits interminables où je fixais des pans de murs, des coins de pièce, la porte d'entrée, dans l'attente que quelque chose de mauvais en surgisse. Les maisons de mon sommeil sont toujours hantées. Ça vient sûrement de mes premiers souvenirs de violence qui datent de très tôt et ont pris place dans la sphère domestique. Pour beaucoup de personnes dont les traumas remontent à la petite enfance, la notion de « chez-soi » est un enjeu. Moi j'ai du mal à habiter les lieux. Quand j'emménage quelque part, il faut au moins six mois pour que l'endroit arrête de me faire peur. La perspective du danger ne reste jamais sur le pas de la porte. Elle imbibe les murs, les meubles, les sols. J'ai peur qu'on m'observe ou qu'on s'immisce dans mes affaires. Je suis parano.

Du coup, pas étonnant que l'entremêlement de l'intime et de l'horreur me fascine. Dans l'imaginaire commun, la maison moderne est le symbole par excellence de l'intime et de la domesticité. C'est le refuge qui met à distance l'agresseur, le signe d'une civilisation dite « avancée ».

La maison hantée, quant à elle, prend à rebours cet idéal. En effet, ce motif millénaire — qu'on peut faire remonter à l'antiquité mais qui a pris sa forme populaire dans le roman gothique au 19ème — esquisse en négatif ce que l'espace domestique *devrait* être. Pour l'historienne Stéphanie Sauget, la maison hantée, ou ce qu'elle appelle « l'inquiétant chez-soi », est un révélateur des dysfonctionnements profonds qui traversent la sphère intime, mais également la collectivité. Car loin d'être étanche, la maison reproduit au dedans les dynamiques sociales, dominations, exploitations et violences à l'œuvre au dehors.

Dans cet article, on proposera une brève exploration de la maison hantée, en partant d'abord de son centre, notre psyché, avant de se déplacer peu à peu vers sa périphérie, afin de comprendre — ou du moins, essayer — ce que ses fantômes ont à nous dire.

Le Salon

Ouvrir la maison-sanctuaire

Quand je réfléchis aux maisons, et particulièrement à celles de mon enfance, je me les figure comme des temples. Puisqu'elles ne font plus partie que de mes souvenirs, elles sont pour toujours figées dans ma pensée. Pas tant comme une photographie, que comme la vision de quelqu'un prenant la pose. Un peu instable, le regard flou, progressivement vidé de sa lumière. La maison de mes souvenirs ne change pas. Elle existe quelque part dans les cycles de ma pensée, ranimées de temps en temps par les rites, les songes, ou les prières. Quand j'essaie de la convoquer, je ne sais pas si c'est elle que je cherche, ou une lambeau arraché à moi et qui serait resté là-bas. J'examine la maison. Je la dissèque. Je l'ouvre en deux, par le toit, ou la façade. Opération chirurgicale. Pulsion scopique.



Laura Palmer, *Twin Peaks*

Dans sa *Poétique de l'espace* (1957), Gaston Bachelard décrit la maison intime comme le reflet de notre être psychique. Elle serait la « coquille initiale » qui permettrait de comprendre comment nous habitons le monde au sens large. Le philosophe propose une phénoménologie de la maison qui donnerait accès à la « topographie de notre être intime ». Chaque pièce, chaque meuble, chaque objet ne serait rien d'autre qu'une extension matérielle de celleux qui l'habitent. Tantôt sanctuaire, tantôt musée, la maison conserve nos pensées et nos souvenirs. Ou plus encore, elle les absorbe complètement. C'est ce que tend plutôt à dire le sociologue américain Michael

Mayerfeld Bell, pour qui la maison ne peut exister sans les esprits qu'on lui attache. Pour lui, la maison ne peut donc qu'être hantée. Il dit même : « Les fantômes, c'est ce qui fait d'un endroit (« space ») un lieu (« place »). Ou encore ce qui, en anglais, fait la différence entre une « house » et une « home ».

Alors, si les lieux parlent de nous, quoi de mal à ouvrir la maison de poupée pour jeter un œil à l'intérieur et tenter d'y trouver une ou deux clés de compréhension ? Et si la maison hantée parle effectivement de ce qui débloque dans nos têtes, pas étonnant qu'elle nous obsède tant. Regarder des films de fantômes, ça fait peur, mais ça a aussi quelque chose de rassurant. Comme de visiter un endroit familier. Ce n'est d'ailleurs pas rare dans ces films que la caméra fasse adopter au spectateur le point de vue des spectres. Nous sommes celleux qui observent, celleux qui forcent leur entrée dans l'intimité des

personnages, essayant même parfois de prendre leur place. Nous sommes celleux qui reviennent, celleux qui hantent. C'est plus fort que nous.

Et puis parfois, on regarde des films de fantômes pour les voir rejouer nos traumas. À distance, de manière implicite, ou symbolique. Parce qu'au fond, les histoires de maisons hantées parlent presque toujours de violence domestique, sans vraiment en dire le nom. La maison a, pour certain·es, de bonnes raisons de faire peur.

La Cuisine

L'horreur domestique

La sortie en salle de la nouvelle adaptation des *Hauts de Hurlevent* en février prochain — et dont on se fiche de savoir si elle sera bonne — offre une bonne introduction à la notion d'horreur domestique. Inscrite dans l'héritage du roman gothique, l'oeuvre d'Emily Brontë parue en 1847 est l'un des récits les plus emblématiques de maison hantée. On y retrouve les deux thèmes clé du genre : le dysfonctionnement de la cellule familiale et le malheur féminin. Deux thèmes qu'on rencontre encore aujourd'hui dans nombre d'oeuvres horrifiques, films ou romans, qui voient leurs personnages féminins être : a) attaqués/malmenés/tués par leur mari/leurs enfants/une entité autre, ou b) rendus zinzin par leur mari/leurs enfants/une entité autre. Mais qu'est-ce que l'horreur domestique et pourquoi cette obsession pour les femmes qui souffrent ?

Pour comprendre, commençons par citer (à contre coeur) Freud. Dans son essai *Das Unheimliche* ou *L'Inquiétante Étrangeté* paru en 1919, Sigmund analyse le sentiment de terreur intense qui émerge dans l'intimité du sujet. Sa thèse, en bref, c'est que plus une chose nous est familière, plus nous lui sommes vulnérables. Cette anxiété surgie de l'intime fait écho au « problème qui n'a pas de nom » de Betty Friedan. En 1964, la journaliste américaine publie un essai intitulé *The Feminine Mystique* dans lequel elle étudie l'étrange tristesse dont souffraient les ménagères des années 50 et 60 aux États-Unis. Elle y décrit l'horreur périurbaine de ces femmes au foyer qui, à la fin de la guerre, se sont surprises à désirer plus. Une horreur que la romancière Shirley Jackson a infusé dans ses récits fantastiques, parmi lesquels le fameux *Haunting of Hill House*.



I think I'm going to die in this house.

goth charli xcx

(1959). La maison comme point de jonction entre le confort et la peur est un motif redondant dans son oeuvre et particulièrement dans ses nouvelles où l'on suit des héroïnes prises au piège de foyers devenus hostiles. Les maris s'y révèlent abusifs, les enfants, cruels, et le voisinage, pervers. À travers le genre horrifique, Shirley Jackson donne alors à voir les formes d'oppressions qui savent si bien s'insinuer dans notre espace intérieur.

Pour définir l'horreur domestique, dans leur article « Familiar Horror : Toward a Critique of Domestic Space », Pier Vittorio Aureli et Maria S. Giudici reviennent aux origines du terme « domestique ». Issu du grec *domus* (« maison »), il partage sa racine avec *dominus* (« le chef de maison ») qui a donné

« dominer », « domination », etc. Dans son essence, la maison fait donc référence à une sphère régie par des relations de pouvoir, une hiérarchie, une répartition des tâches nécessaires à la survie. Le *paterfamilias* domine son foyer, part à la conquête du monde extérieur, et entend retrouver un « nid douillet » quand il rentre se reposer. Le monde appartient aux hommes. La maison, elle, relève du féminin. C'est ce qu'on appelle la division sexuée du travail entre la force productive et la force reproductive. Or, comme le rappelle Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* (1949), cette



Beloved Shelley Duvall,
The Shining

répartition est essentiellement inégalitaire. On a d'un côté des hommes dont l'existence est orientée vers le futur, vers l'*histoire*, et de l'autre, des femmes confinées à un espace immanent, dont la temporalité est toujours cyclique. Si elles permettent la reproduction, la transmission, la survie, elles ne créent, en revanche, rien. Elles restent immobiles. Pas vivantes, pas mortes. Spectrales.

En somme, la maison moderne dans sa substance est un lieu d'inégalités et d'oppressions. On aurait pu, de fait, espérer que la maison hantée, à l'instar d'une loupe ou d'un verre déformant, en révélerait les failles et rouages secrets. En détournant les objets de leurs usages, en profanant le sanctuaire, en faisant entrer la mort dans l'espace de la vie, les fantômes devraient pouvoir montrer comment la sphère domestique a étouffé, abusé, contraint les esclaves, les femmes, les enfants, à travers l'*histoire*. Pourtant, on reste encore bien loin des récits subversifs espérés. Même dans la sous-branche de l'horreur domestique, le genre horrifique a du mal à se défaire de ses poncifs.

Le Grenier

Le lieu où on n'est pas le·la bienvenu·e

Alors voilà, malgré son aspect subversif, la maison hantée n'est peut-être pas une alliée. Dommage. C'est même à se demander à force si ce n'est pas de nous que la maison essaie de s'exorciser. Mieux que quiconque, les minorités savent qu'il y a des maisons où il vaut mieux ne pas rester. Parce que la maison qui fait peur, c'est aussi celle qui ne veut pas de nous, qui nous aliène, nous garde à sa marge. Elle fait de nous le fantôme dans le placard. L'étranger dérangeant.

Ce n'est pas pour rien que les histoires de fantôme sont souvent puritaines, voire même hygiénistes (on vous regarde les *Conjuring* etc). Exorciser une maison, c'est la nettoyer pour revenir au *statu quo*, autrement dit, à la norme. Si les esprits frappeurs nous empêchent de faire famille dans la paix du Christ, quoi de mieux qu'un prêtre ou de dévots démonologues pour rétablir l'ordre hétéropatriarcal du sacro-saint foyer ? D'ailleurs, ce serait bien que les femmes arrêtent de faire entrer le diable dans la maison, car on ne va pas mentir, c'est souvent de leur faute.

Dans son essai, *Sortir de la maison hantée* (2025), la journaliste et documentariste Pauline Chanu file la métaphore du spectre pour parler de l'hystérie féminine, cette classification psychiatrique désuète qui continue de hanter les discours et imaginaires collectifs. Aujourd'hui encore, taxer une femme d'hystérie est un moyen efficace de la silencier. Plus encore, la femme hystérique fascine et reste un motif sur-représenté dans le paysage culturel. Pauline Chanu parle de « femmes-spectacle » ou de « femmes-fiction ». Or, parmi les représentations qui nourrissent cette légende misogyne, les films d'horreur n'ont pas fini de nous régaler. Avec leurs vierges suicidées, leurs mères criminelles, et leurs octogénaires en décomposition, les maisons sont bien souvent hantées par des folles furieuses qu'on ferait mieux d'enfermer au grenier. D'ailleurs, la façon dont on parle des hystériques rappelle étrangement les récits de possession. L'hystérique est folle, certes, mais pas coupable en soi. Le mal qui l'habite est étranger à elle, comme un virus. Il la dépossède de son corps, et de fait justifie qu'on la distance, confine, camisole, purifie. C'est un genre de mal qui naît dans la sphère domestique mais qui n'a



She's so crazy!! Love her!!!, *Twin Peaks*

pas le droit d'évoluer dedans. Pour revenir, il faut guérir, ou bien c'est le noyau familial tout entier qui sera menacé. En bref, comme pour les corps aliénés, les corps hantés n'ont pas d'autres choix que d'exister à la frontière de la maison, dans ses murs, ses alcôves, ses tiroirs à double-fond, quelque part entre le songe et l'oubli.

Ma Chambre à moi

Quitter la maison

À force d'errer en rêves dans un labyrinthe de maisons, je m'interroge. Qui hante qui ? Vais-je et viens-je dans ces lieux à ma guise ou suis-je prise en piège ? En suis-je même jamais partie ? D'ailleurs, *comment sort-on de la maison hantée dont on est devenu le fantôme ?*

Dans son podcast sur la dépression, *Quelques raisons de ne pas disparaître*, Claire-Selma Aïtout mobilise aussi l'allégorie de la maison hantée pour parler de ses traumatismes d'enfance. Elle a d'ailleurs une façon de décrire la temporalité du stress post-traumatique qui ressemble drôlement à ce que Jean-Louis Leutrat, historien du cinéma, appelle le « temps spectral ». Claire-Selma explique que le temps n'est pas linéaire dans l'esprit des personnes victimes de trauma mais fonctionne plutôt sous forme de cycle. Le sujet fait des allers-retours dans le passé, a parfois l'impression de revivre l'événement générateur, même longtemps après qu'il se soit produit. Dans *Vie de fantômes* (2024), Jean-Louis Leutrat définit le temps spectral comme un « temps gelé », qui « tourne en rond », qui « ne cesse de se diviser ». Pour lui, « les fantômes sont des émanations du temps, ils résultent de sa propension à se dédoubler, à se hanter lui-même ». Dans les deux cas, il y a une incapacité à se « transcender » et à remettre le temps dans sa marche naturelle. Mais le pire, c'est sans doute l'absence de direction. Parfois les spectres n'ont pas de message à nous donner comme ça pourrait être le cas chez Shakespeare. Parfois ils sont seulement là, témoins d'une mémoire diluée dans le temps, témoins de notre immobilité, témoins tout court.

Loin de moi l'idée de paraître défaitiste. Dans la théorie de l'espace comme dans le traitement des traumas, de nouveaux schémas sont possibles. Le plus souvent, ça demande un certain décentrement. Pour Pier Vittorio Aureli & Maria S. Giudici, déjà cités plus tôt, la seule façon de dépasser le « caractère oppressif et prédateur de la « maison » en tant qu'entité définie par les rôles de genre », c'est par « une perspective queer et politique ». Similairement, dans son article « Mon corps trans est une maison vide », Paul B. Preciado fait l'éloge du passage, du mouvement, du transit, par opposition à la norme techno-capitaliste et hétéro-patriarcale de la maison. Ces réflexions



I saw the TV glow

non-marié·es d'avoir une traditionnelles. Avec ces hôtels, nombre de queer ont pu s'intégrer politiquement, intellectuellement, économiquement et socialement dans la ville et dans des communautés choisies. Aussi, leurs modes de vie reposaient davantage sur la notion d'usage que sur celle de propriété. C'était comme si la maison traditionnelle avait éclaté et s'était répandue dans la ville, à travers des lieux de collectivité comme que la laverie, le café-restaurant, le parc, les bains-publics. Si cette forme d'habitation peut sembler excentrique en ce qu'elle résorbe l'intimité en la limitant à la seule chambre, elle nous invite néanmoins à penser le sujet en dehors d'un microcosme domestique total, clos, et privé. Elle propose une autre façon d'occuper l'espace, sans le posséder, en lui insufflant les significations d'un univers partagé, une vie tant subjective, que collective.

Le Jardin

Faire maison au-delà de la maison

En 1977, la philosophe Donna Haraway et quelques uns de ses proches achètent un terrain dans le Sonoma, une municipalité de Californie. Là-bas, ils reconstruisent une maison sur les bases d'une bâtie écroulée, plantent un verger, et s'installent tous les ensemble. C'est là que décèdent son premier mari, Jay, et l'amant de celui-ci, Bob, tous les deux atteints du SIDA. Quand elle parle de cette maison, Haraway dit « *that place is just so full of so much* », ce qui ne peut que nous rappeler nos affaires de fantômes. L'idée que les absents remplissent l'espace autant que les présents. Elle dit aussi que c'est important pour elle, d'occuper les lieux avec soin. Que c'est seulement ainsi que les lieux

peuvent prendre soin de nous en retour. Ce qui compte, c'est qu'on aime des lieux, travaille dans des lieux, joue dans des lieux, vit et meurt dans des lieux.

De toute évidence, il y a beaucoup de bon dans la maison. On a tous tes nos raisons de sacrifier l'espace intime, ne ce serait-ce que parce qu'il est à nous, et que ça, ça n'a jamais rien d'évident. De même qu'on peut trouver un vrai enrichissement dans l'acte de soigner son chez-soi. En un sens, la maison de Donna Haraway parvient à faire cohabiter deux façons d'habiter : l'existence queer, en transit, ouverte sur l'extérieur, qui s'incarne dans la famille choisie, et un cadre matériel plus traditionnel. Ce mode d'occupation de l'espace s'inscrit dans le prolongement de sa théorie sur le *kinship* — traduit usuellement par « faire parent ». Pour elle, c'est la chose dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, dans un monde qui nous arrache les uns aux autres. « Kinship », c'est penser le parentalité en dehors de la seule famille biologique. C'est une façon de faire famille autrement, en s'ayant les uns les autres. Et dans la continuité de ce raisonnement, peut-être aussi une façon de *faire foyer* autrement, en y intégrant plus de collectif, et moins d'oppressions.



Les gouines de Mirion Malle, *Adieu triste amour*

En conclusion, il est possible que traverser la maison hantée soit la même chose que traverser la maison tout court. De ses frontières à son centre, elle nous raconte comment l'étrangeté existe au-dehors comme au-dedans. La sphère domestique est traversée de fantômes qui, s'ils pouvaient parler, raconteraient des histoires d'abus, de violence, d'inceste, d'hystérie, d'aliénation. Et parfois, sortir de la maison n'est pas suffisant. Ce qu'il faut aussi, c'est repenser la domesticité à la marge, et peut-être investir une vie de passage, hors du cadre. De nouvelles façons d'exister ensemble, et d'*habiter*.

Sauget, Stéphanie. « Home, sweet home ou inquiétant “chez-soi” ? ». *Sensibilités*, 2017/1 N° 2, 2017. p.124-137. shs.cairn.info/revue-sensibilites-2017-1-page-124?lang=fr

Bachelard, Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris : Les Presses universitaires de France, 1957.

Mayerfeld Bell, Michael. « The Ghosts of Place ». *Theory and Society*, n° 26, 1997. p. 813-836.

Freud, Sigmund. « L'inquiétant » (Das Unheimliche). Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, Paris, Presses universitaires de France, 1919.

Friedan, Betty. « The Problem that Has No Name ». *The Feminine Mystique*. W. W. Norton, 1963.

Vittorio Aureli, Pier, & Maria S. Giudici. « Familiar Horror : Toward a Critique of Domestic Space ». Log, n° 38, 2016. p. 113. <https://www-jstor-org.ezproxy.u-paris.fr/stable/26323792?seq=5>

De Beauvoir, Simone. *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard, 1949.

Chanu, Pauline. *Sortir de la maison hantée, Comment l'hystérie continue d'enfermer les femmes*. Paris : La Découverte, 2025.

Claire-Selma. Quelques raisons de ne pas disparaître. *La Clameur*, 2022. <https://laclameur.org/quelques-raisons-de-ne-pas-disparaitre/>

Leutrat, Jean-Louis. *Vie de fantômes, Le fantastique au cinéma*. Paris : Cahiers du Cinéma, 2024.

Marcou, Constantinos., et al. « Un lit simple : une interprétation queer de la maison de chambres ». *Habitante*, 2025/1 n° 7, 2025. p.83-117. shs.cairn.info/revue-habitante-2025-1-page-83?lang=fr

Peppe, Hestia. « Do It Yourself! A New Film on the Life and Work of Donna Haraway ». *Frieze*, 2019. <https://www.frieze.com/article/do-it-yourself-new-film-life-and-work-donna-haraway>



Kate B., « Quel est ce fantôme qui m'habite ? Une brève étude de la maison hantée ». *Molard Club*, Novembre 2025.
[en ligne : <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]

Propriété Molard Club